

Maya Angelou, Neil Bissoondath, André Alexis

Hélène Rioux

Number 135, Fall 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62271ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rioux, H. (2009). Review of [Maya Angelou, Neil Bissoondath, André Alexis]. *Lettres québécoises*, (135), 28–29.



gagne-t-il leur vie? Et la gagne-t-il seulement? Tout cela est bien mystérieux. Les huissiers ne sont jamais loin et le trio se retrouve parfois obligé de déménager à la cloche de bois. Encore une fois, qu'importe, elle le suivra jusqu'en Égypte.

Leur situation se détériore peu à peu. Vus la trompe sans vergogne et son désir à elle s'émousse. À bout de ressources et contre la volonté de son mari, elle commence à travailler comme rédactrice en chef adjointe au journal *Arab Observer*. Ce qui met un point final à leur union, déjà bien compromise. « Nous avons usé notre mariage à la corde » (p. 344), dit Maya. Le ministère de l'Information du Liberia lui offre un poste et elle l'accepte.

L'autobiographie de Maya Angelou s'achève au Ghana. Après un terrible accident de voiture, Guy, depuis toujours au cœur de sa vie, sort enfin de l'hôpital. Une chambre l'attend dans la résidence universitaire. Deux jeunes Ghanéens viennent l'aider à transporter ses bagages.

Une figure attachante

Pour dire la vérité, je n'avais pour ma part jamais entendu parler de Maya Angelou, qui fut à la fois écrivaine, journaliste, cinéaste, danseuse, professeure et militante pour les droits des Noirs. Parue en anglais en 1981, son autobiographie vient d'être traduite en français. Et c'est tant mieux, car cela nous permet de nous familiariser avec une figure originale, très attachante, voire emblématique du xx^e siècle.



MAYA ANGELOU

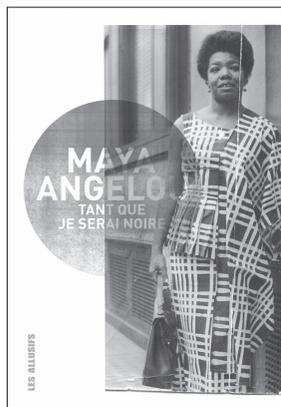
Le récit débute en 1957, quand Maya décide de quitter Los Angeles pour aller s'installer à New York avec son fils, Guy, alors âgé de 14 ans. Une décision prise, comme beaucoup d'autres décisions de sa vie, on le verra, sur une sorte de coup de tête. Elle veut écrire et n'y parvient pas. James Baldwin lui a dit que la Guilde des écrivains de Harlem l'accueillerait à bras ouverts.

Là, elle se liera bientôt avec des Noirs du milieu artistique et militant, montera une pièce de théâtre, chantera, participera à des manifestations et, surtout, elle deviendra la coordonnatrice de la SCLC (Southern Christian Leadership Conference), une organisation dirigée par Martin Luther King.

Son histoire est émaillée de rencontres avec des gens exceptionnels. Outre Luther King, il y a Billie Holiday, à la fin de sa vie : « Son visage bouffi ne gardait presque rien de sa beauté de naguère. Elle avait les yeux d'un noir éteint. [...] La langue de Billie Holiday était un mélange de railleries et de vulgarité... » (p. 16) Puis Malcom X et d'autres leaders, artistes et écrivains noirs.

L'HOMME DE SA VIE

Toujours à New York, et sur le point d'épouser, un peu par fatalisme, un homme, chasseur de primes, qu'elle n'aime pas plus que ça, elle fera la connaissance de Vusumzi Make, qu'elle appellera bientôt Vus, un militant pour les droits des Noirs d'Afrique du Sud. Coup de foudre de part et d'autre. Sans se poser plus de questions, elle rompt avec son fiancé et, avec son fils, emménage avec Make. Pour le meilleur et, très souvent, pour le pire. Car l'homme a beau combattre pour la liberté, il n'empêche qu'on trouvera difficilement plus machiste que lui. Sur le rôle d'une épouse, il a des idées bien arrêtées. Qu'importe, l'amour est le plus fort, et voilà notre héroïne qui se plie sans (trop) rechigner aux exigences de son seigneur et maître, astiquant et récurant sans relâche la maison, préparant pour lui plaire les petits plats raffinés dont il raffole. Il refuse qu'elle travaille : il est le mâle, c'est lui qui doit subvenir aux besoins de la famille. Mais comment



La première pensée qui me vint, parfaitement formée et riche de promesses, fut : « Au moins, maintenant, je vais pouvoir m'offrir une poitrine de poulet rôti à moi toute seule. » (p. 365)

Ce qui retient surtout notre intérêt dans cette autobiographie, c'est le ton toujours juste — on a presque l'impression d'entendre la voix de Maya —, la sincérité de l'auteure, une femme courageuse, impulsive et déterminée, et la peinture d'une époque marquante de l'histoire du monde. Une lecture rafraîchissante.

Neil Bissoondath, *Cartes postales de l'enfer*, traduit de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné, Montréal, Boréal, 2009, 245 p., 24,95 \$.

Un enfer confortable

Les secrets... Nous en avons tous. Des cartes postales de l'enfer — des cartes postales jamais envoyées, souvenirs de nos voyages d'ombre accrochés aux murs intérieurs de notre vie, où ils se fondent en quelque sorte dans la trame cachée. (p. 13)

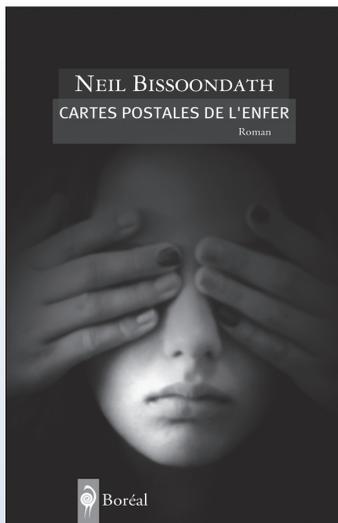
Ainsi débute *Cartes postales de l'enfer*, le dernier roman de Neil Bissoondath, qui, selon la quatrième de couverture, entend réfléchir sur les « différentes identités qui s'opposent en nous ». Un sujet de réflexion certes prometteur, surtout quand il nous est proposé par un auteur du calibre de Neil Bissoondath.

Le roman se divise en trois parties. Dans la première, racontée à la première personne, nous faisons la connaissance d'Alec, un homme à la fin de la trentaine, décorateur d'intérieurs de son métier, passionné de

vieilles voitures. Son histoire? À la suite d'un accident survenu dans son enfance, il se découvre un intérêt pour la décoration. Il n'ose toutefois pas l'avouer à ses parents, à qui il préfère dire qu'il se destine à la rénovation de maisons. En fait, on ne comprend pas trop pourquoi. Peut-être parce qu'il s'agit là d'un métier plus «viril». Quoi qu'il en soit, après avoir été embauché dans une grande quincaillerie, il se fait imprimer une carte de visite qu'il commence à refiler aux clients. Un jour, il entend l'un d'eux dire à sa femme: «Il n'a même pas l'air d'une tapette. Comment veux-tu qu'il s'y connaisse?» (p. 23) Une remarque qui va changer sa vie. Il comprend alors que, s'il veut réussir dans la carrière de son choix, il doit se faire passer pour un homosexuel. Le stratagème fonctionne. Après la mort accidentelle de ses parents — un accident dont il se sent plus ou moins responsable —, Alec fonde son entreprise, New World Design. Veillant à protéger son image de gay — sans quoi il semble qu'il risquerait la faillite —, il se contente, lorsque la nature réclame ses droits, d'une heure ou deux avec une *call-girl* dans un hôtel de passe. Bref, comme on le voit, Alec est un personnage un peu terne, sans envergure ni courage, qui n'inspire aucune sympathie particulière.

LA JEUNE FILLE

La deuxième partie, narrée à la troisième personne, met en scène Sumintra, ou Sue, comme elle se fait appeler, et ses parents d'origine indienne. Ceux-ci voudraient évidemment la voir épouser un garçon de leur communauté, Mohan, disons, le fils d'un homme d'affaires indien prospère, mais Sumintra a d'autres désirs. Pour commencer, elle utilise un vibreur, une habitude qui, si ses parents le savaient, les ferait sans doute mourir d'un infarctus. Ils auraient également préféré la voir étudier la médecine ou l'architecture, mais elle a jeté son dévolu



sur la littérature anglaise, allez savoir pourquoi. Elle a — comme Alec — une vie secrète, des amis qui ne sont pas indiens, par exemple. Et elle fume un joint à l'occasion. Pas vraiment suffisant pour incarner un personnage de roman non plus, se dit-on. Mais bon. Le père gagne sa vie comme dépanneur ambulancier, proposant des muffins, des sandwiches, des cacahuètes et du café à l'occasion de divers rassemblements et foires agricoles. Lorsque cette deuxième partie commence, Alec et Sumintra sont en route vers Lambton, où doit se tenir une réunion de collectionneurs de vieilles bagnoles. Les deux y feront connaissance et tomberont, comme il fallait s'y attendre — nous sommes dans un roman —, amoureux l'un de l'autre.

LE DÉNOUEMENT

Les voilà donc épris, lui qui tient à tout prix à sauvegarder sa réputation de gay, et elle qui ne veut pour rien au monde chagriner ses parents. Dans la troisième partie du roman (retour à la narration à la première personne), ils vivront une passion physique quelque peu torride qui se terminera par un coup de théâtre — que je ne révélerai pas — vraiment tiré par les cheveux. On n'y croit pas une seule seconde.

L'enfer, semble-t-il, serait le lieu destiné au supplice des damnés — Dante en a décrit avec un luxe de détails les tourments. Celui de nos deux protagonistes paraît un peu trop confortable. Et s'ils sont la proie de tourments, le lecteur, lui, n'éprouve à leur égard aucune compassion.

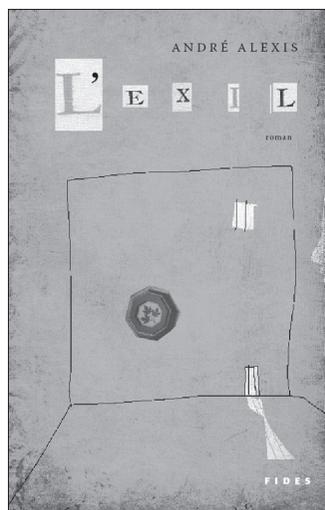
Heureusement, Neil Bissoondath a écrit (et écrira, sans aucun doute) d'autres romans beaucoup plus profonds. Prenons celui-ci pour une sorte de parenthèse dans son œuvre. Une carte postale, quoi! Vite lue et vite oubliée.

☆☆
André Alexis, *L'exil*, traduit de l'anglais par Nicole et Émile Martel,
Montréal, Fides, 2009, 539 p., 34,95 \$.

Un méli-mélo

J'avais gardé un bon souvenir d'*Enfance*, le premier roman d'André Alexis. C'est donc animée des meilleures intentions du monde que j'ai entrepris la lecture de son deuxième, *L'exil*. La déception a été à la mesure de mes attentes.

Que dire de cette histoire? Divisée en trois «livres», elle commence et s'achève à Santa Maddalena, en Italie, où le narrateur, un Canadien, vit en exil depuis quatorze ans. Tout le reste, le corps du texte, raconte divers événements survenus avant cet exil. On se retrouve à Ottawa pendant le règne de Diefenbaker, puis celui de Mulroney. On y croise des politiciens, des employés de ministères, un professeur d'université, un peintre, une vieille dame riche qui fait semblant d'être pauvre, tous plus ou moins liés les uns aux autres. Certains font partie du Club de la Quinzaine, un groupe qui se réunit pour discuter de philosophie; d'autres, croyant en l'art salvateur, rêvent de construire une prison modèle, en marbre, agrémentée de colonnes doriques et autres ornements; l'une



trompe son mari maladivement jaloux; l'un fait quelques tentatives de suicide; un ministre un peu naïf devient la proie d'espions. Le tout — dialogues interminables, digressions à n'en plus finir — est malheureusement d'une lourdeur infinie.

L'auteur fait indubitablement preuve d'une vaste érudition — son roman est émaillé de citations de philosophes et de poètes — et d'un certain sens de l'humour — je pense à ces deux personnages glauques, hommes de main sans scrupules, appelés Saint-Pierre et Mickleson —, et je me suis souvent demandé ce que la lecture pouvait donner en anglais — une question que je déteste me poser quand je lis une traduction. Quoi qu'il en soit, en

français, elle se révèle le plus souvent un véritable pensum. Je sais bien que certains théoriciens préfèrent que la traduction laisse transparaître le génie de la langue d'origine. Mais cela justifie-t-il qu'une chaîne de montagne soit «dramatique» (p. 114), que des cours d'été deviennent une «revue de classes» (p. 455), qu'une femme ne vive pas avec un homme, mais «par elle-même» (p. 501)? Je m'arrête là.